

La fille de Psyché et d'Éros

Josée Bilodeau

Number 131, November 2011

La volupté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65465ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bilodeau, J. (2011). La fille de Psyché et d'Éros. *Moebius*, (131), 67–72.

JOSÉE BILODEAU

La fille de Psyché et d'Éros

Délectation, plaisir, joie, tout se succède sans se ressembler. Oh! Ne me faites plus parler. Je ne parle pas, je blasphème; et si j'ouvre la bouche, au lieu de manifester Dieu, je vais le trahir.

Angèle de Foligno, *Le livre des visions et instructions*

Le crayon dans la bouche à mâchouiller comme au temps des classes, le front plissé, concentrée à fouiller mes amours ordinaires, mes petits plaisirs prévisibles, mes transports éphémères. J'ai des fourmis dans une jambe, un mal de tête lancinant et il fait froid ici. Ça fait deux fois que je me lève pour monter le chauffage; j'ai toujours des frissons, la goutte au nez. Je me sens misérable comme à la veille d'un gros rhume. Je dois couvrir quelque chose. La volupté, ce soir, serait un bain chaud, doudoune et pyjama. Infusion de camomille, me caler contre ton dos dans le lit. Banal, non?

Comment rivaliser avec l'extase d'Angèle de Foligno à la communion, la splendeur de l'éveil à la sensualité de *Lady Chatterley* ou *L'invitation au voyage* de Baudelaire où « tout n'est qu'ordre et beauté / luxe, calme et volupté »?

Volupté, après tout, est la fille de Psyché et d'Éros; elle est le fruit de l'âme devenue immortelle grâce à l'amour. Aux noces des époux, tous les délices des dieux étaient convoqués, et « les Heures semaient partout les fleurs et les roses, les Grâces répandaient les parfums, les Muses faisaient entendre leurs voix mélodieuses ». (Apulée, *Les métamorphoses*)

Je note dans mon cahier : Chez les Romains, Volupté est à la fois terrestre (par sa mère), et céleste (par son père). Elle est la représentation divine du plaisir et de la sensualité.

Terrestre et céleste... Pour les mystiques, c'est un peu ça aussi, c'est la quête de Dieu dans sa forme humaine, c'est Jésus. «Au nom du Père, je ne sens rien de nouveau. Mais quand je porte la main à ma poitrine en disant : *Et du fils*, j'éprouve un tel amour et une telle joie, qu'il se révèle et que je le sens là.» (Angèle de Foligno)

Ne pas oublier : Chez les mystiques, la volupté est aussi ravissement.

Je fouille les livres, fiévreuse, à la recherche de cette transcendance. Je tourne les pages, efficace. Des éclats ici et là : *Madame Bovary*, *Les lettres portugaises*... Elle pointe partout chez Duras, s'infiltré dans la luxuriance de l'écriture de Rhabal : «Les braises rougeoyaient dans le poêle entrouvert, la Tzigane se levait pour remettre du bois, le corps brillant d'un nimbe d'or comme saint Ignace de Loyola sur l'église de la place Charles, puis s'étendait sur moi...» (*Une trop bruyante solitude*). Et les poètes ! Villemaire, Baudelaire, Brossard... Là, dans le Cantique des cantiques : «Comme un pommier parmi les arbres de la forêt, tel est mon amant parmi les fils / Je désirais son ombre, j'y habite ; son fruit est doux à mon palais.» Oui, c'est bien elle ! Je la reconnais et une vive joie me traverse.

C'est elle, et pourtant, dès que la certitude de la toucher enfin me gagne, la voilà qui s'évanouit dans la conscience d'elle-même. Ou dans un autre sentiment, fugace, qui s'infiltré en son sein.

J'écris : La volupté est une bulle, ronde, lisse et fragile. Éphémère. À peine a-t-on conscience de l'éprouver que déjà elle n'est plus, se dégonfle comme un soufflé raté sous l'effet des mots, des pensées qui affluent en une multitude de dérivations ; la vie et ses imbroglios : l'amour la maladie l'angoisse et la délectation la drôlerie l'art les livres et la politique, les obligations – faire les courses payer les comptes pelleter la neige porter cette chemise chez le

teinturier – et le sport la diète et la beauté, la musique. La conscience de soi. L'insatisfaction. Il faudrait pouvoir se départir de tout ça, un à un défaire les nœuds, élaguer, épurer. Perdre la notion de morale. Les sens aux aguets se défaire de soi. Même par écrit, la tâche me semble impossible. On écrit avec ce que l'on est, l'âme et le cœur, le corps sa mémoire et la parole, les autres et leur regard parfois si sévère, ou si admiratif, son propre regard.

J'enfile un de tes chandails de laine. J'ai le bout des doigts gelés. Dehors, le vent siffle dans les fils et s'engouffre dans les milliers de fissures de nos murs en carton.

Ce soir, la volupté n'a aucune chance de me toucher, même en l'espérant très fort, même en convoquant à ma table de travail toutes les choses qui me font envie.

Je sais déjà que la volupté n'est pas désir. Dans la vie difficile, la volupté est trêve. Elle est aussi, parfois, épiphanie. Je note encore: La volupté a ton odeur et ressemble à l'ivresse, la volupté habite ce fragile instant entre désir et abandon, quand la chambre nous avale, les draps blancs, ta peau, et que rien ne nous est défendu. Voluptueuse rêverie. Ou encore quand le soleil décline vite dans des éclats de rose décadents, quand les rayons fornicent avec la terre et qu'il y a quelqu'un pour voir ça, et quelqu'un avec qui le partager. La volupté, c'est le sommet de l'Everest après la douleur de l'escalade; c'est aussi l'idée de notre victoire sur l'Everest, d'avoir de si grandes aspirations qu'elles nous avalent complètement. C'est étancher une soif aux dimensions océaniques.

Je me redresse pour relire cette logorrhée. Mon cou est tendu comme un arc. J'ai la fâcheuse habitude de courber les épaules vers la table de travail, ce qui laisse chaque fois mes muscles endoloris. Il faudrait que je corrige ma posture, que je me mette au yoga. Aurélie m'a parlé d'un cours, mais c'était cher, il me semble. Je me lève pour fouiller dans mon sac à la recherche de la carte du cours en question. Peine perdue. Dans la chambre, peut-être.

La chambre, ce soir, reste fermée comme un poing.

Tu es déjà couché, ne m'as pas attendue, pas après notre dispute du matin qui s'est incrustée dans l'air de la maison comme un relent de friture. Nos interminables bouderies, mesquines et sans panache. Désolantes. Incapable de me concentrer davantage, je me branche sur Internet, cette façon si moderne de gagner et de perdre du temps, simultanément. Les amis Facebook appelés à la rescousse ont tenté quelques suggestions :

Josée : La volupté, ça vous dit quoi ? Je prends les réponses spontanées.

Marie-Luce : Lumière douce, odeurs d'extérieur. Hamac et sieste sous les arbres par beau temps. M'étirer au soleil... Un ruisseau et une pâture en lisière d'un bois. Ou version hivernale : un bon bouquin au coin du feu (le poêle à bois dans lequel on voit flamber les bûches !), avec un chat qui ronronne sur la bidouille...

Isabelle : C'est débattre avec une personne charmante qui arrive à me faire rire par sa réflexion... au détour d'une plage où j'aurais un jus de mangue à la main.

Aurélie : Un bain moussant plein de produits de beauté qui sentent bon ; une grasse matinée ; une conversation en cuillère sous la couette...

Harold : Une odeur de chocolat qui flotte dans l'air chaud de juillet.

En somme, la volupté serait aussi douceurs, timides plaisirs terrestres, quotidiens ou saisonniers. Soit. La première gorgée de bière, si satisfaisante selon Delerm, ou la camomille que je tarde à me préparer. Sur le coup, je me sens rassérénée par l'accessibilité de la chose, plus solide même. Puis, je pense à la fille de Psyché. Et à l'aimée du poème de Baudelaire. L'impression si forte qu'elles me font.

C'est vrai, j'avais imaginé plus... exceptionnel, langoureux, absolu. Vaguement déçue, je me dirige vers la cuisine pour mettre l'eau à bouillir.

Je pense à cette Volupté, déesse d'une bouleversante beauté aux origines fabuleuses dont l'histoire a traversé des millénaires. Comment pourrait-elle être devenue si modeste ? À l'idée de son envergure, spontanément je

me redresse, tête haute, buste devant. J'avais abordé la volupté en pensant bien légèrement : quel thème suave et magnifiquement doux, comme ta peau, m'étais-je dit, tes lèvres et le vertige que je ressens quand tu plantes ton regard amoureux dans le mien. Après tout, Volupté est aussi la fille d'Éros...

La camomille embaume l'air de la cuisine. Je presse mes mains contre la tasse chaude et plante mon nez dans la vapeur qui s'en échappe. J'ai toujours fait ça, enfant déjà je le faisais, le visage les yeux le nez dans la vapeur odorante. Un réconfort, je crois, et sans doute un peu d'enivrement.

Quand je reviens à la table de travail, un nouveau message apparaît à l'écran. Une autre amie, qui avait tardé à répondre. Son point de vue est différent :

Annick : Pour moi la volupté est comble. Elle survient au moment où tout désir est assouvi, même ceux dont on n'avait pas conscience. C'est peut-être même là qu'elle existe le mieux, le plus amplement : dans le ravissement inattendu de cet instant qui nous remplit, dans l'évanouissement du désir. Le nirvana ? Je confonds ?

Le nirvana... L'idée est intéressante. Je cherche rapidement une définition. Selon Wikipédia, il est « au-delà de toute description et ne peut être défini que négativement comme la fin de l'ignorance, et des trois soifs : désir des sens, désir d'existence et désir d'annihilation ».

Voilà qui me ramène aux extases d'Angèle de Foligno. Et à cette question : La volupté, la vraie, celle que je porte ce soir au-dessus de moi comme un objectif inatteignable, serait-elle inénarrable ? Serait-elle semblable à ce que découvre l'amoureuse mystique, cette « chose qui n'a pas de nom, qui serait le paradis et qui défie le désir de demander au-delà d'elle » ?

Confonds-je aussi ? Qu'est donc la volupté ? Qui ? Une déesse dont les attributs ont constamment changé au fil du temps et selon les peuples. De Volupté chez les Romains, elle devient Hédoné chez les Grecs, évoquant assurément cette doctrine qu'on nomme l'hédonisme...

Oh là là! Ma migraine revient, mettant en échec, semble-t-il, chacune de mes tentatives d'être brillante. Je devrais aller dormir moi aussi, laisser la nuit faire son travail de sas dans l'échevellement des idées.

Dans la glace du corridor, j'avise mes yeux rougis, leurs cernes gris. Ma petite fierté de déesse d'appartement se dégonfle, aussitôt loqueteuse. J'ouvre la porte de la chambre avec précaution, renifle un peu l'atmosphère qui règne ici. Ça sent les draps frais, ta peau et la légère odeur de tabac que tu traînes toujours avec toi. Tout est si paisible.

J'avance à tâtons. Ta respiration est forte, régulière. Je soulève les couvertures, doucement, et me coule contre ton dos, mes pieds froids entre tes mollets. Tu grommelles un peu, comme d'habitude, puis tu tends le bras derrière toi pour m'attirer plus près, la lune de tes fesses épousant si parfaitement mon bas-ventre. Une trêve. La douceur et la tendresse, le désir accessible de ton corps chaud contre le mien, c'est bien aussi, juste ce qu'il faut parfois, me dis-je enfin, avant de fermer les yeux et de me laisser tomber délicieusement dans les bras de Morphée, cette autre divinité indéniablement digne d'adoration.